

COLLECTION
PSY POUR TOUS

La phobie

Ces peurs qui nous habitent

Gérard Bonnet
Marie-France Patti

• EDITIONS IN PRESS •

Sommaire

Des mêmes auteurs, chez le même éditeur	4
Les auteurs	5
<u>INTRODUCTION</u>	
L'inconscient à fleur de réalité	11
Gérard Bonnet	

PARTIE 1

LA PHOBIE DANS LA VIE QUOTIDIENNE

Gérard Bonnet

CHAPITRE 1

La phobie au prisme de l'analyse. Les trois points de vue : topique, économique ou dynamique	17
Les phobies liées à l'aspect physique	17
Les phobies d'évitement	21
La phobie des transports et l'agoraphobie.....	26

CHAPITRE 2

Le point de vue scopique. La phobie comme « objet de pers- pective »	33
Une perspective nouvelle et éclairante.....	34
Le surgissement de l'affect sous-jacent.....	36
La transformation d'affect.....	38
Le rôle indispensable d'un autre	39
L'importance et les risques du recours à l'image.....	41

CHAPITRE 3

La phobie ordinaire.....	43
Un champ méconnu de l'autoanalyse.....	43
L'inscription réelle de l'ombilic ou de la limite.....	45
La phobie cause de la frigidité ou de l'impuissance	47
De l'objet phobique à l'objet fétiche sexuel	49
Le fétiche apotropaïque ou conjuratoire.....	51

PARTIE 2**LA PHOBIE DANS L'HISTOIRE**

Marie-France Patti

CHAPITRE 1

Les origines.....	59
Définition, étymologie.....	59
Évolution de la notion	60

CHAPITRE 2

Premières hypothèses freudiennes.....	63
Histoire de la notion chez Freud	63
Le cas exemplaire du petit Hans (1909)	73
Le cas de l'Homme aux loups.....	88

CHAPITRE 3

La phobie dans la théorie psychanalytique	93
La phobie dans la première théorie du psychisme.....	93
La phobie dans la deuxième théorie du psychisme.....	101

CHAPITRE 4

Les interprétations postfreudiennes	107
Anna Freud (1893-1982).....	107
Melanie Klein (1882-1960).....	107
John Bowlby (1907-1990).....	108

René Spitz (1887-1974).....	109
Annie Birraux (1936-2020)	109
Jacques Lacan (1901-1981).....	111

PARTIE 3

CLINIQUE DE LA PHOBIE

Marie-France Patti

CHAPITRE 1

La phobie chez l'enfant	117
L'angoisse face au visage étranger.....	120
La terreur nocturne	121
Les phobies de l'enfance.....	122
La phobie scolaire.....	126

CHAPITRE 2

La phobie sociale.....	135
Une phobie partagée	136
Quelques exemples	142

CHAPITRE 3

Les phobies de situation.....	149
Les phobies de l'espace	149
Une phobie des transports, l'exemple de Freud.....	152

CHAPITRE 4

La phobie post-traumatique	157
---	------------

PARTIE 4**LA PHOBIE, UNE ISSUE À L'ANGOISSE**

Marie-France Patti

CHAPITRE 1

Une plaque tournante autour d'un objet	161
L'objet phobique	161
L'objet transitionnel	162
L'objet fétiche	164

CHAPITRE 2

Les stratégies anti phobiques	167
L'objet contraphobique	167
L'identification à l'agresseur	169
Le renversement en son contraire	170
La sublimation	172
Le jeu	174
Conclusion	175
Marie-France Patti	
Bibliographie	179

Introduction

L'inconscient à fleur de réalité

Gérard Bonnet

Qui n'a pas sa phobie plus ou moins discrète qu'il entretient par-devers lui? La phobie est la chose du monde la mieux partagée, du moins si l'on dépasse le cadre étroit de la description nosographique. Phobie des araignées, des espaces clos, du vide, etc. Dès l'instant où l'on parvient à parler librement, il est bien rare que l'on ne découvre pas un lieu, un objet, ou une caractéristique quelconque qui nous met mal à l'aise et qu'on évite dans toute la mesure du possible. C'est dans le domaine relationnel et esthétique que ce phénomène se manifeste de la façon la plus courante et la plus répandue. Pourquoi ne peut-on supporter tel insecte, tel lieu, tel moyen de communication?

Il est étonnant que Freud n'ait pas consacré un chapitre à ce type de phobie dans sa *Psychopathologie de la vie quotidienne* ou dans ses écrits analogues. Sans doute est-ce du fait, on le verra, qu'il n'y a pas lui-même échappé. C'est au point qu'aujourd'hui encore, on continue à envisager l'autoanalyse ou l'angoisse sans lui consacrer un chapitre spécifique, ce que j'ai fait également dans les ouvrages que j'ai consacrés à ces questions¹. Cela tient

1. Bonnet, G. (2016). *L'auto-psychanalyse*. In Press ; Bonnet, G. (2022). *L'angoisse*, 2^e édition. In Press.

à la banalité du phénomène dans l'opinion courante et à l'emprise de l'abord médical qui s'en est emparé très tôt et dont on verra l'importance et les conséquences dans l'historique qui va suivre. Très tôt, pour les cliniciens qui ont précédé Freud, la phobie est une maladie psychique, fruit de la dégénérescence et donc le témoin d'une faiblesse ou d'une fragilité héritée du passé. Et si c'était l'inverse? L'effet d'une force ou d'une poussée non identifiée mais bien réelle?

Pourtant, il ne faut pas se leurrer, et c'est la raison pour laquelle on en parle si peu, il est d'autant plus difficile de prendre en compte et de regarder en face la manifestation phobique de la vie quotidienne qu'elle est faite précisément pour ne pas voir ce qui fait inconsciemment problème, pour n'en rien savoir. Elle ne le manifeste de la façon la plus évidente que pour le dérober, comme la lettre volée d'Edgard Poe à laquelle Lacan a consacré une étude célèbre². Le même Lacan a d'ailleurs aussi insisté, on le verra, pour qu'on considère l'objet phobique comme un signifiant, et qu'on ne se laisse pas prendre à sa seule dimension imaginaire évidente. L'objet phobique nous aveugle d'une vérité qu'il dérobe et qui se dérobe à la réflexion. C'est la raison pour laquelle il en est si peu question aussi dans notre réflexion analytique alors que c'est l'une des énigmes les plus anciennes et les plus universelles. Il ne manque certes pas de techniques actuelles qui aident certains sujets phobiques à se dégager concrètement et pratiquement de son emprise, ce qui est précieux à certains moments de l'existence, mais le problème sous-jacent est escamoté et se posera à un autre moment et d'une autre façon par la suite. C'est pourquoi il ne faut pas se voiler les yeux et il est préférable de regarder la phobie en face. Reste à savoir comment et jusqu'où.

2. Lacan, J. (1966). *Écrits* (p. 9 sq). Seuil.

Pour cela, je vais commencer par l'envisager à partir d'exemples précis, dans ses manifestations les plus courantes, car je ne pense pas qu'on puisse l'aborder sans commencer par la prendre au mot, ou plus exactement dans sa manifestation concrète, au plus près de sa réalité. Sa constitution nous oblige en quelque sorte à la prendre de front, à se frotter à elle. Cela me paraît indispensable pour démontrer son importance majeure dans la vie psychique et pour justifier qu'on s'y intéresse. Marie France Patti prendra en compte ensuite, plus largement, l'histoire et le cheminement freudien qui ont ouvert la voie à cette nouvelle façon d'envisager la question.

Partie 1

La phobie dans la vie quotidienne

Gérard Bonnet

Je vais d'abord envisager la phobie dans la vie quotidienne, dans toute son ampleur et sa variété, en dépassant autant que faire se peut la distinction entre le phénomène courant qui passe pour un travers ou une gêne limitée et le véritable handicap qui perturbe les relations. Une phobie est une phobie, quel qu'en soit l'impact dans la réalité, comme le rêve est un rêve, même s'il finit par perturber le sommeil. De part et d'autre, les processus en jeu sont du même ordre et ce sont eux qui nous intéressent car ils ouvrent la voie pour en tirer parti et faciliter leur évolution.

Car c'est bien ce qui nous motive ici. Quand je parle de prise en compte, ce n'est pas pour envisager seulement la phobie comme un langage, mais pour montrer surtout comment elle est typique de l'expression inconsciente, de sa force, des conflits qui l'animent. J'ai souligné combien il était essentiel de distinguer les perversions les plus répandues et les perversions extrêmes pour ne pas jeter le discrédit sur toutes les expressions perverses dont la richesse d'enseignement n'est plus à démontrer. Il n'en va pas de même ici. Il existe certes une différence entre d'une part les phobies courantes, qui sont de loin les plus nombreuses et les

plus éclairantes, font partie de la vie quotidienne, lui donnent même une tonalité particulière et traduisent une façon de se poser dans l'existence, et, d'autre part, les manifestations extrêmes, qui s'avèrent paralysantes à la longue, mais les unes et les autres font partie de ce que Freud appelle la vie quotidienne, et je ne vais pas les séparer dans cette première approche, dans la mesure où elles s'éclairent mutuellement. Confrontées les unes aux autres, ce sont des voies d'accès de l'inconscient irremplaçables qui peuvent ouvrir chacun à une part de lui-même qu'il ignore et dont l'analyse se révèle souvent extrêmement éclairante. Après quoi, il sera possible de prendre en compte la phobie en tant que telle, pour préciser sa spécificité, au même titre que le rêve, le lapsus ou le symptôme.

Chapitre 1

La phobie au prisme de l'analyse. Les trois points de vue : topique, économique ou dynamique

La phobie se présente sous une forme concrète, réelle, inévitable, énigmatique aussi, et la première démarche qui s'impose est de voir sous quel angle l'aborder. À partir du moment où on la considère comme une production de l'inconscient, on est amené à adopter les trois points de vue à travers lesquels l'analyse envisage ses productions les plus refoulées : le point de vue topique, axé sur la structure psychique, le point de vue économique, fondé sur l'énergie ou la force dont elle témoigne et le point de vue dynamique portant sur les conflits en jeu, en accordant la priorité à l'un ou l'autre selon le type de phobie concerné. On peut parler de prisme à ce propos, dans la mesure où il s'agit d'un abord trifocal et que les différents points de vue que l'on est amené à distinguer pour étudier le phénomène ne sont pas exclusifs les uns des autres.

Les phobies liées à l'aspect physique

Le point de vue topique

Je commencerai par envisager une phobie banale et rarement prise en compte en tant que telle, la phobie liée à l'apparence

physique, qui se manifeste souvent à l'adolescence mais que certains sujets entretiennent encore par la suite, se sentant trop grands, trop petits, gênés par leur teint, leur poids, etc. Toutes les déclinaisons sont possibles, où la phobie rend parfois la vie difficile alors même que dans la plupart des cas, la caractéristique concernée n'a rien d'excessif. Pour en faciliter l'analyse, je partirai d'un récit clinique où cette phobie a fini par prendre des proportions perverses du fait précisément qu'elle n'a pas été prise en compte d'emblée pour elle-même. Avec cet exemple, nous sommes à la limite entre le symptôme banal le plus courant et le pathologique, le second permettant finalement de rejoindre, en partie au moins, ce que le premier masquait complètement.

Une analyse devenue classique

Je veux parler du cas dont a fait état Ruth Lebovici dans un article de la revue psychanalytique belge¹ et que commente Lacan dans ses *Écrits* pour le critiquer². Je ne reviens pas sur cette controverse que j'ai déjà eu l'occasion de commenter dans un ouvrage précédent³, pour centrer cette fois l'attention sur la phobie elle-même et sur son analyse. Elle concerne Yves, un jeune homme de 23 ans, bien engagé dans la vie professionnelle – il est marin –, et qui ne supporte pas sa taille : il se sent trop grand et le regard de ses collègues lui est insupportable. C'est au point qu'il éprouve de plus en plus de difficultés à sortir de chez lui. Son analyse sera particulièrement mouvementée, traversée par des élans de colère contre ses parents, l'apparition de fantasmes de plus en plus obscènes, et elle débouchera finalement au cours

1. *Bulletin d'activité des psychanalystes de Belgique*, 25, 1956, 1-17.

2. Lacan, J, *op. cit.*

3. Bonnet, G. (2005). *Voir. Être vu* (p. 41 sq). PUF.

de la quatrième année sur des pratiques voyeuristes : il découvre dans un cinéma des toilettes réservées aux femmes dont la cloison est effectivement percée d'un trou, ce qui lui permet d'observer les spectatrices quand elles viennent y faire leurs besoins. Il finira par y renoncer en affirmant que c'était pour lui une façon de réagir aux frustrations que lui imposait son analyste – nous verrons lesquelles –, après quoi il demandera à arrêter ses séances en s'estimant libéré de sa phobie.

Pour Lacan, la phobie a évolué vers des fantasmes puis une pratique perverse de type voyeuriste du fait que l'accent n'a pas été mis d'emblée sur sa dimension signifiante, sur le discours du sujet, son histoire, autrement dit sur le refoulé qui en est l'origine et sur ce qu'elle signifie en profondeur. En réaction, le jeune homme noue avec son analyste une relation imaginaire au sein de laquelle il développe ses fantasmes sexuels jusqu'à le prendre finalement par personnes interposées comme partenaire d'un voyeurisme compulsif. Certes, Lacan le reconnaît, ce transfert ne sera pas sans effets puisqu'il va le libérer finalement de la phobie proprement dite et le conduire à s'engager dans la vie sexuelle, mais il ne va pas lui permettre d'en analyser vraiment le sens et la raison d'être, ce sur quoi nous reviendrons par la suite. Car finalement, il en reste à la position voyeuriste, à son désir de voir l'inconnu à travers le sexe de la femme et plus précisément de la mère. Mais quel inconnu ? Quelle est la question touchant à son histoire et à ses origines qui l'angoisse à ce point et qu'il formule par la façon qu'il a de ne pas supporter sa taille ? On ne le saura pas bien sûr, la tendance imaginaire et voyeuriste ayant dominé de bout en bout l'analyse, mais elle s'impose dès lors qu'on veut rechercher sa véritable raison d'être.

Il ressort en effet d'abord de l'analyse de ce cas de phobie transitoire comme il en existe tant à l'adolescence et au-delà que

cette réaction constitue souvent pour le sujet concerné une façon de mettre en évidence un énoncé dont il n'a pas la moindre idée mais dont la prise en compte lui est indispensable pour avancer dans l'existence. Qu'il se sente grand, petit ou trop rond, peu importe, en réalité ce qui compte, c'est l'élément de son histoire qu'il n'est pas parvenu à clarifier et qui ne lui permet pas de se situer positivement dans le monde aujourd'hui. Et pour y accéder, il lui faut dépasser l'impression qu'il éprouve ainsi que le voyeurisme/exhibitionnisme dans lequel il est pris à son insu de façon à rechercher ce qui lui donne cette impression.

Une énigme touchant aux origines

Dans la vie courante et dans les cas de ce genre, on cherche l'origine de la caractéristique physique et de la gêne qu'elle provoque du côté de l'hérédité, des ressemblances, de l'alimentation, du comportement ou des habitudes, autrement dit de ce que Lacan appelle aussi « les incidences réelles ». Elles existent bien sûr, et il n'est pas question de les ignorer dans la mesure où elles entrent en jeu dans la constitution du problème. Il n'en reste pas moins que le plus important n'est pas là : il est dans la façon dont le sujet vit la chose, dans ce qu'il ressent, la dimension affective et spécifiquement phobique de la question. Et celle-ci constitue une voie d'accès de l'inconscient sans pareille pour laisser émerger des éléments d'histoire ou de préhistoire personnelle qui n'ont jamais pu être formulés. Encore faut-il trouver quelqu'un de proche avec qui échanger librement sur le ressenti correspondant et tout ce qu'il évoque dans la vie du sujet. Au total, on ne peut donner un sens *a priori* à ce type de phobie, quel qu'il soit. Il dépend toujours intimement de l'histoire de la personne et de la façon dont elle le vit. C'est une énigme qui se pose à lui et dont il est seul à détenir

la clé. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles il y tient tant et s'y accroche parfois avec une ténacité étonnante. Cette énigme n'a pu être abordée en profondeur dans l'analyse menée par Ruth Lebovici et Lacan le regrette, mais Yves est toutefois parvenu s'y confronter et à dépasser l'angoisse qu'elle suscitait en lui à l'orée de sa vie adulte.

Il existe beaucoup de phobies du même type qui demeurent passagères mais n'en sont pas moins éclairantes. Ainsi, ce jeune homme affligé d'une légère boiterie qui en arrivait à restreindre régulièrement ses contacts et ses déplacements alors que ce n'était absolument pas justifié. Il en avait pris son parti et prenait mille précautions pour dissimuler ce léger handicap. Jusqu'au jour où il a rencontré une femme dont il est tombé amoureux et que, sans même qu'il s'en rende compte sur le moment, sa phobie a pratiquement disparu au point qu'il a fini par l'oublier. Par contre, au moment de s'engager plus avant dans sa relation, l'envie lui a pris d'interroger ses parents sur sa venue au monde et il a appris pour la première fois que son père avait beaucoup tergiversé avant d'accepter que sa mère soit à nouveau enceinte de lui, son troisième enfant, au point qu'elle avait longuement hésité à le garder. Cette discussion est venue éclairer *a posteriori* sa phobie qui a perdu toute raison d'être.

Les phobies d'évitement

Le point de vue économique ou énergétique

Il existe un autre type de phobie dont les manifestations sont fréquentes dans la vie quotidienne et qui ouvre une autre voie à l'interprétation, il s'agit de ce que l'on peut appeler les phobies d'évitement, toutes celles qui consistent à mettre à distance, soit

des personnes, soit des situations, soit surtout des objets. Ainsi ce patient qui confie au cours d'une séance qu'il est très gêné pour utiliser les appareils électriques quels qu'ils soient et préfère en laisser l'usage à sa compagne laquelle met bien évidemment cela sur le compte de la traditionnelle paresse des époux dans la gestion des tâches quotidiennes. Jusqu'au jour où, agacé par cette mise en cause, il en arrive à s'interroger avec elle sur ce que cette gêne lui évoque et il finit par se souvenir d'un incident cuisant : vers 2 ans, il avait mis deux doigts dans une prise de courant, ce qui avait failli lui coûter la vie.

Une excitation sans pareille

Ce cas de figure est plus rare aujourd'hui, car on a depuis longtemps installé des prises plus sécurisées et on s'efforce de limiter l'accès aux endroits dangereux aux enfants. Pourtant, d'autres accidents du même genre arrivent tous les jours : brûlures pour avoir touché une plaque chauffante, une porte de four, etc. C'est l'un des fléaux les plus difficiles à combattre et contre lequel on met régulièrement en garde les parents et les éducateurs. Dans l'histoire du cas Aimée, la patiente que présente Lacan dans sa thèse sur la paranoïa, la sœur aînée d'Aimée, qu'elle avait « remplacée », était morte des suites de brûlures provoquées par un parent renversant une casserole d'eau bouillante. J'ai connu un petit garçon qui a souffert longtemps d'énurésie, et il a fallu du temps pour qu'on comprenne qu'il réagissait à une brûlure assez grave intervenue très tôt : il urinait la nuit en fantasmant qu'il éteignait un feu menaçant.

Quand le dommage a été réel et durable, il n'est pas rare que *l'objet en question, ou l'un de ses substituts, prenne le statut d'objet phobique, et devienne un instrument à éviter dans toute*

la mesure du possible. Ce processus phobique n'a pas que des inconvénients dans la mesure où il sert à fixer l'angoisse et à la dominer quand elle se fait trop envahissante. D'innombrables mini phobies s'installent ainsi dans la vie de beaucoup de personnes, peuplant leur vie quotidienne et dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Cela fait partie de ces nombreuses cicatrices qui marquent notre univers intérieur. Cependant, *l'angoisse va y perdre de sa souplesse et de sa labilité, privant le sujet d'une certaine liberté d'action.* Ce qui montre que le processus mis en lumière par Melanie Klein pour expliciter les premières objectivations de l'angoisse reste en action bien après l'époque de sa mise en place et sous des formes très concrètes.

Winnicott et les psychanalystes de son école ont démontré que l'enfant se trouve même parfois confronté à la perspective d'une annihilation totale, avec une tendance à la répétition dans la mesure où il est fasciné intérieurement par cette perspective, ce qui, bien évidemment, sidère les adultes. Voilà qui illustre de façon inattendue la théorie de la séduction originaire de Jean Laplanche dont on constate ici une conséquence réelle. L'enfant est en effet, sans qu'il en prenne conscience, sous l'emprise des innombrables messages sexuels que les parents lui adressent à leur insu. Mais on sous-estime souvent la force de ces messages, leur dimension économique, l'excitation dont ils sont chargés et qui généralement s'inscrit dans le quotidien sans excès. Quand l'enfant est soumis à un accident domestique inattendu et perturbant comme l'électrocution que je viens d'évoquer, tout se passe comme, si tout à coup, ce courant sexuel se manifestait pour lui-même, d'une manière excessive et même totalitaire, ce qu'on retrouve aussi souvent dans l'anamnèse des pervers sous d'autres aspects. Ce n'est pas sans raison que l'on parle d'*accident domestique*. Celui-ci appartient à la sphère familiale qui, généralement, provoque en effet des

stimulations de ce type, mais de façon régulée. Au total, la phobie qui en résulte manifeste la permanence d'un choc excitant qui a transformé sur le moment la séduction en un raptus extrêmement prenant. « Le facteur majeur que le phobique tente de contrôler, écrit G. Rosolato, est l'excitation sexuelle bien sûr.⁴ »

Une manière de fixer l'angoisse correspondante

Cette éventualité ne se présente pas seulement à la suite de traumatismes graves, elle intervient aussi parfois à l'occasion d'incidents courants de la vie quotidienne, ou lorsque l'enfant a été soumis à des messages énigmatiques, à des gestes explicitement sexuels, sans bénéficier en même temps de l'appui ou du soutien de son entourage. Il est d'autant plus déstabilisé qu'il n'y a personne pour lui en rendre raison. On sait combien il adore jouer à se faire peur, et comment il n'hésite pas à pratiquer des jeux qui frôlent le danger réel. Pourquoi cette conduite apparemment irresponsable ? Kierkegaard, qui est un grand connaisseur en la matière, le dit très clairement dès 1844, bien avant l'invention de la psychanalyse. Il écrit ceci : « L'angoisse est chez l'enfant une quête d'aventure, de monstrueux, de mystère... cette angoisse appartient si essentiellement à l'enfant qu'il ne peut s'en passer ; même si elle l'inquiète, elle l'enchantement par sa douce inquiétude⁵ ». Par contre, ce que Kierkegaard ne dit pas et que nous avons découvert avec la psychanalyse, c'est pourquoi l'enfant dispose de cette facilité que nous perdons plus ou moins avec le temps. En fait, il s'adonne ainsi aux charmes de l'angoisse parce qu'elle lui permet de gérer la face excitante de la séduction originaires, et il hésite d'autant moins à s'y complaire qu'il est assuré de la présence et de la vigilance des

4. Rosolato, G. (1993). *Pour une psychanalyse exploratrice de la culture* (p. 45). PUF.

5. Kierkegaard, S. (1990). *Le concept de l'angoisse* (p. 202). Gallimard.

parents. Il compte sur eux pour le protéger de son inconscience. Et c'est la raison pour laquelle il s'amuse dans bien des situations que nous trouvons limites avec une telle liberté.

Dans la plupart des cas, l'enfant surmonte son effroi par la régression et il le fixe sur l'objet précis, concret, qui l'a mis en péril : la porte du four, l'escalier, la prise de courant. On connaît sa réaction quand il se heurte à un obstacle de ce genre : il s'en prend à lui, il le maltraite. Quand le choc est demeuré relatif, qu'il est parvenu à en parler et a retrouvé une présence rassurante et porteuse du côté de l'adulte, cela peut rester un moment régressif passager et fécond. Par contre, l'objet en question prend parfois le statut d'objet phobique et devient un motif d'angoisse pour la suite de ses jours. La phobie d'évitement concerne généralement des objets du quotidien, mais elle met en jeu aussi beaucoup d'autres réalités ordinaires : un animal, un meuble, un tableau, etc., ces choses de la vie auxquelles on a pu se heurter maladroitement et qui ont laissé des traces, des sources de mini excitations inaccessibles qu'à la fois on souhaite retrouver et qu'on fuit. Que de maladroites actuelles ont ainsi leur source dans des expériences du passé totalement refoulées ! Elles témoignent de la dimension économique au sens propre du terme de l'inconscient qui gère ainsi au jour le jour les mini énergies inconnues qui nous habitent.

Il est parfois possible de dépasser ce type de phobie avec le temps. Par la parole d'abord, comme la phobie liée à l'apparence physique dont il a été question précédemment. L'exemple que j'ai cité en commençant cet abord économique en offre une bonne illustration : c'est finalement en réfléchissant avec son épouse sur les raisons pour lesquelles il ne supportait pas d'utiliser des instruments domestiques alimentés par l'électricité que cet analysant s'est souvenu de l'accident de son enfance et qu'il est parvenu progressivement à le dépasser. En règle générale, une évolution est

rendue possible grâce au recours au rêve, à l'imaginaire ou au jeu. À l'inverse, bien des personnes souffrant de phobies d'évitement ne sont même plus capables de profiter de fictions mettant en scène certains risques, de façon complètement virtuelle. Or c'est au contraire en s'ouvrant à ce mode d'expression qu'elles ont le plus de chances de dépasser leur phobie. L'excitation qu'elle évoque et évite retrouve alors sa place et, au lieu de paralyser le sujet, s'investit progressivement dans divers types de manifestations. Combien de grands sportifs subliment sans en avoir conscience une phobie d'évitement qui utilise ainsi une énergie psychique dont ils ignorent les sources à des fins nouvelles et positives ?

La phobie des transports et l'agoraphobie

Le point de vue dynamique ou conflictuel

Si la phobie investit facilement l'apparence physique ou certains objets, elle concerne aussi parfois l'espace et plus précisément certains lieux qui deviennent alors sources d'une telle angoisse que le sujet concerné emploie tous les moyens pour les fuir. Ce peut être un lieu précis, la piscine, l'école dont il sera question plus loin à propos de la phobie scolaire, la montagne, etc., où l'on retrouve alors souvent des motivations anciennes qui renvoient aux phobies d'évitement. Mais elle touche parfois plus précisément les moyens de transport proprement dits et plus largement les véhicules grâce auxquels on se déplace couramment. Ce handicap se manifeste dans la vie courante et certains s'en accommodent en renonçant à certains modes de déplacement, mais il en est régulièrement question dans l'analyse lorsque la phobie prend des proportions excessives, et c'est alors l'occasion privilégiée d'en mettre à jour les motifs inconscients.

D'un transport à l'autre

Ainsi cet homme d'une quarantaine d'années venu en analyse parce qu'il s'est trouvé peu à peu dans l'incapacité la plus totale de prendre tout moyen de transport, bus, taxi, métro, avion, etc., ce qui limitait ses activités et compromettait sa vie professionnelle. Dès les premiers entretiens, il se confirme qu'il ne souffre pas d'une phobie occasionnelle ou passagère pour laquelle une thérapie active pourrait être envisagée, il est en proie à un véritable conflit dans la mesure où il ressent aussi une grande envie de bouger, d'utiliser les possibilités qui lui sont offertes, mais est paralysé à la simple idée de le faire. Assez rapidement, il en vient à évoquer les circonstances dans lesquelles les troubles sont apparus : son épouse l'a quitté peu de temps auparavant, et il en été catastrophé. Ce départ l'a rendu encore plus méfiant à tous égards, et il s'est ensuivi une véritable reconversion de son économie libidinale, dont sa phobie est le témoignage. Pourtant, au fil des séances, grâce aux rêves en particulier, il ressort peu à peu de ses associations que l'empêchement phobique est surtout l'envers d'un désir positif extrêmement puissant, enraciné dans l'inconscient, qui est devenu aujourd'hui réalisable mais lui fait peur, et qui s'avère être à l'exact opposé de son symptôme pathologique : il souhaite ardemment profiter de sa liberté retrouvée pour parcourir le monde, voyager, employer tous les moyens de transport possible, au propre comme au figuré. Alors, pourquoi est-il bloqué entre ces deux désirs contradictoires ?

Il évoque d'abord sa honte, l'impression qu'il donnerait de se réjouir un peu tôt du départ de sa femme, de s'en tirer à bon compte, etc. Ensuite, il ressort de l'analyse que ce désir est sous-tendu par un fantasme homosexuel qu'il a puissamment refoulé. « Le moyen de transport » évoque clairement dans ses rêves des

relations homosexuelles, avec tout le rejet qui leur a associé. Il lui a fallu beaucoup de temps pour repérer, analyser et assumer le conflit, qui restait pourtant platonique dans les faits, entre son attachement hétérosexuel et son attirance pour les hommes. La mise en évidence de ce problème dont il n'avait pas la moindre conscience n'était pas étrangère aux difficultés avec son épouse. Il l'a conduit à revisiter son histoire et à retrouver les raisons pour lesquelles il ne parvenait pas à dépasser un œdipe mal négocié où il était resté partagé entre l'amour pour son père et l'amour pour sa mère au point de fuir aujourd'hui tous les moyens de transport quels qu'ils soient. Il lui a fallu un long travail pour analyser les tenants et les aboutissants de ce conflit central et retrouver peu à peu la possibilité d'emprunter ceux dont il avait besoin dans sa vie quotidienne.

Un tournant révélateur

Ce renversement prend parfois des formes étonnantes, révélant ainsi un peu plus clairement ses composantes. Ainsi cet autre analysant que j'appellerai Albert : il ne pouvait utiliser aucun moyen de transport, y compris l'ascenseur et s'en était fait une raison au point qu'il en parlait très peu, alors même qu'il lui fallait monter quatre étages pour venir en séance. L'analyse s'est déroulée dans de bonnes conditions, avec cette particularité que j'ai rarement rencontrée à ce point : il passait les séances à décrire ses impressions en images, à vanter les lieux où il avait vécu, à faire le portrait des personnes qu'il avait fréquenté. L'analyse avait ainsi tendance à durer. Or il se fait qu'à cette époque, j'ai déménagé, et me suis retrouvé au septième étage d'un immeuble. La première fois où il lui a fallu venir en ce nouveau lieu, il a beaucoup hésité, mais face au nombre d'étages, il s'est résolu à

prendre l'ascenseur. De mon côté, je l'attendais à l'heure fixée, persuadé qu'il monterait à pied comme il l'avait fait pour les quatre étages conduisant à mon appartement précédent. Mais il se faisait attendre, et soudain, j'ai entendu du bruit venant de l'ascenseur, et des gens se démenant pour intervenir. L'appareil était tombé en panne au beau milieu de son parcours. Inutile de dire l'angoisse qui m'a pris en imaginant mon patient phobique en pareille situation. Je craignais le pire. Finalement, il est arrivé, quelques minutes avant la fin de la séance, il s'est allongé, il est resté un instant en silence, après quoi il a été pris d'un fou rire incontrôlable. Devant mon désarroi, il m'a simplement dit : « quand je me suis retrouvé bloqué dans l'ascenseur, j'ai d'abord été terrorisé, puis j'ai pensé immédiatement à vous, et j'ai imaginé la tête que vous alliez faire. Et depuis cet instant, je ne parviens pas à m'arrêter de rire... » À partir de ce jour, le symptôme phobique s'est considérablement apaisé jusqu'à finalement disparaître totalement.

Dans un cas comme celui-là, la phobie donne lieu à ce que j'ai appelé un objet ou un vecteur du transfert, autrement dit une formation qui met en jeu ce qui fait problème au sujet dans une mise en scène au sein de laquelle il implique l'analyste¹. Il lui fallait en passer par ce partage affectif extrêmement prenant pour enfin dépasser un conflit qui l'empêchait d'aller de l'avant dans tous les sens du terme. En même temps, il mettait en évidence la signification de bien des phobies qui témoignent d'un blocage, d'un conflit mal résolu et démontrent ainsi l'action de l'inconscient dans la vie quotidienne sous son aspect dynamique.

Ce conflit prend parfois des proportions radicales et tourne alors à l'agoraphobie. Le sujet est toujours partagé entre deux moyens de transport, mais cette fois d'une façon beaucoup plus

1. Bonnet, G. (2020). *Le transfert* (p. 90 sq). In Press.

radicale : entre la jouissance attachée à la vie et la jouissance attachée à la mort. Alice, 35 ans, est venue consulter parce qu'elle souffre depuis quelque temps d'une agoraphobie sévère. Celle-ci est apparue dans des conditions analogues à celles du cas précédent. Elle était mariée depuis dix ans, sans enfant, quand son mari lui a annoncé qu'il avait l'intention de la quitter pour une autre femme. Elle a sombré alors dans une grave dépression qui l'a obligée à consulter un psychiatre avec qui elle a suivi une psychothérapie à raison d'une séance par semaine. Au bout de peu de temps, elle a éprouvé pour son médecin une passion dévorante au point qu'elle a cru en devenir folle, si bien qu'il a estimé quant à lui la situation sans issue et mis fin au traitement. Depuis ce moment-là, elle s'est enfermée chez elle et elle est redevenue complètement agoraphobe.

Alice est née de parents très jeunes qui se sont séparés très tôt, alors qu'elle n'avait pas 5 ans. Elle a été confiée à ses grands-parents et connu une enfance difficile, ballottée entre les uns et les autres. Mais le fait le plus marquant de son histoire remonte à sa naissance. L'accouchement s'est mal passé au point qu'elle a été considérée comme morte et déposée à l'écart sur une table pendant qu'on prenait soin de sa mère. Repassant auprès d'elle au bout d'un bon moment, le médecin accoucheur a été stupéfié de constater qu'elle bougeait à nouveau, et il s'est alors empressé de lui donner les soins nécessaires ce qui fait qu'Alice a repris vie peu à peu. Curieusement, sans qu'elle en ait conscience, elle évoque sa situation actuelle comme celle d'une personne qui a été abandonnée par le psychiatre qui l'a en quelque sorte mise au monde en la tirant de la dépression, mais qui reste aussi enfermée en attendant que ce médecin revienne comme son sauveur pour la faire revivre pour de bon.

Pourtant, elle reconnaît au bout d'un moment qu'il y a des répités à cet enfermement depuis sa reprise des séances : elle sort régulièrement avec l'aide d'une soignante pour fréquenter les brocantes à la recherche de poupées, d'objets anciens, qu'elle collectionne chez elle et qui peuplent son univers. Finalement, sans qu'elle en ait conscience, elle retrouve à travers eux sa situation de nouveau-né abandonné, bravant un univers terrifiant, et redonne vie à des entités qui, comme elle, n'attendaient que l'intervention d'un tiers pour y parvenir. Alice apportait régulièrement des rêves en séance et elle est parvenue à découvrir que son désir était ainsi figé dans un scénario extrêmement investi depuis toujours qui l'empêchait d'aller de l'avant. Même la passion pour son premier thérapeute ne faisait que répéter l'attachement qu'elle avait toujours pour celui qui l'avait sauvée au départ. Elle restait suspendue à un récit des origines qui lui donnait un statut exceptionnel mais l'empêchait de s'engager dans l'existence. Le conflit est ici de ce fait beaucoup plus radical que précédemment : il se situe entre sa situation d'objet sans importance et de sujet sauvé de la mort d'une façon exceptionnelle, entre la vie et la mort, et elle le jouait par l'entremise des poupées qu'elle collectionnait. Comme les patients précédents, elle ne trouvait personne avec qui le partager et faisait appel à un accompagnant et à un thérapeute pour y parvenir d'une façon privilégiée, avec le risque passionnel correspondant.

La phobie

Ces peurs qui nous habitent

Gérard Bonnet, Marie-France Patti

Qui n'a pas sa phobie plus ou moins discrète qu'il entretient par-devers lui? La phobie est la chose du monde la mieux partagée : phobie des araignées, des espaces clos, du vide... Dès l'instant où l'on parvient à parler librement, il est bien rare que l'on ne découvre un lieu, un objet, qui nous met mal à l'aise et qu'on évite dans toute la mesure du possible.

Très tôt, pour les cliniciens qui ont précédé Freud, la phobie est considérée comme une maladie psychique, témoin d'une faiblesse ou d'une fragilité héritée du passé. Et si c'était l'inverse? L'effet d'une force ou d'une poussée non identifiée, mais bien réelle? L'objet phobique nous aveugle d'une vérité qu'il d robie et qui se d robie à la réflexion. C'est la raison pour laquelle il vaut la peine de s'interroger sur les raisons de son pouvoir.

C'est à cela que nous invite ce livre qui commence par envisager la phobie à partir d'exemples précis de la vie quotidienne, puis reprend la question, étape par étape, dans le sillage de la recherche freudienne, pour voir comment elle a ouvert la voie à son interprétation.

Gérard Bonnet est psychanalyste (APF), directeur de l'EPCI où il dispense un enseignement de psychanalyse à un large public. Il a écrit de nombreux ouvrages en psychanalyse. Directeur de la collection « Psy pour tous » aux  ditions In Press, il est l'auteur de plusieurs ouvrages de la collection : *L'idéal*, *Le narcissisme*, *Deuil et séparation...*

Marie-France Patti est psychologue clinicienne, psychothérapeute. Enseignante à l'EPCI, elle a publié plusieurs articles dans la revue *Psychom dia* et dans la *Psychiatrie de l'enfant*. Elle est l'auteure aux  ditions In Press de *L'Humour*, *La jalousie*, *L'animal* et *Le héros*.



9 782386 423154

ISBN : 978-2-38642-315-4

12   TTC - France

www.inpress.fr

• EDITIONS IN PRESS •